

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 53 (1915)  
**Heft:** 34

**Artikel:** Le magnin  
**Autor:** Mérine  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211468>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

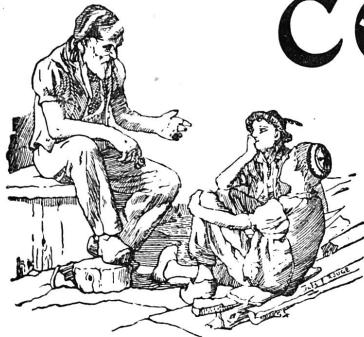
**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
 Administration (abonnements, changements d'adresse),  
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.  
 Pour les annonces s'adresser exclusivement  
 à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,  
 et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
 six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire du N° du 21 août 1915:** Le Magnin (Mérine). — Une première descente en Italie (V. F.). — La routina (Dulex-Ansermoz). — Les Baillis au Pays d'En haut (Louis Divorne). — Robinet fit la lessive. — Hoos, hoo! — Les ânes d'Uouchy (Benjamin Dumur). — (A suivre). — Bluettes et Boutades.

## LE MAGNIN

**N**é cherchez pas ce mot dans un dictionnaire français, vous ne le trouverez pas ; par contre vous verrez que Callet, dans son *Glossaire vaudois* recommande de ne pas dire *magnin*, mais *drouineur*, chaudronnier ambulant.

Dans le *Glossaire du patois* du doyen Bridel, on lit : *magnin*, chaudronnier ambulant, châtreur de porcs.

Le que dit Callet fut peut-être juste au temps du doyen et l'est peut-être encore dans la région de La Côte, voisine de Genève, où ce terme est synonyme de chaudronnier-rémouleur ambulant. Actuellement dans la plus grande partie du canton de Vaud, le *magnin* est l'artiste qui ferre les porcs ; oui, madame, qui ferre les porcs ; non pas à la façon dont on ferre les chevaux, mais en leur passant quelques ganses en fil de fer dans l'extrémité du groin pour les empêcher de farfouiller le sol. Le magnin se charge aussi de casser les dents de devant des porcelets pour qu'ils ne puissent ronger le bois de leurs manchettes ; enfin et surtout le magnin transforme en oncles des porcelets qui auraient pu donner de bons pères de famille et change en tantes de jeunes taies qui ne demandaient qu'à devenir mères d'une nombreuse progéniture. (Je ne sais, madame, si je me fais bien comprendre ?)

Je puis vous dire encore que ces opérations se payent *respectivement* (comme on dit au Palais fédéral à Berne) de vingt-cinq à quarante centimes, selon les minuties apportées à ces interventions. Ces prix sont modérés et n'ont pas augmentés, malgré la guerre et la hausse du fil de fer.

Vous avez sûrement rencontré dans la campagne vaudoise un citoyen à pied ou sur un char (jamais en automobile), vêtu d'une blouse jadis bleue, sans faux-col, portant en bandoulière un cordeau auquel est suspendue une tonneille et au bras gauche un rouleau de fil de fer en manière de brassard.

Ce personnage est un magnin !

La profession de magnin est héréditaire, mais si les fils sont dignes des pères, ils ne leur ressemblent pas, ils vont volontiers à bicyclette et portent veston et col droit.

Pour pratiquer la pose des fers et la rupture des incisives, le magnin se met à cheval sur le porc, lui passe dextrement son cordeau dans la gueule, ouvre celle-ci, tout en soulevant l'animal, de façon que les pattes de devant gigotent dans le vide et en cette posture opère librement.

De méchantes langues prétendent que les magnins ont tous les jambes en « manches de veste » ; courbure des membres inférieurs acquise par l'habitude d'enfourcher les porcs,

mais c'est une pure calomnie, car on voit beaucoup de magnins qui ont les jambes très droites et beaucoup de gens qui ne sont pas magnins qui ont le malheur d'avoir des jambes très courbes.

Si vous avez eu la patience de lire les lignes ci-dessus, vous saurez exactement, si vous ne le saviez déjà, madame, ce qu'est un magnin, comment et pourquoi il opère, ainsi que le tarif de ses honoraires.

MÉRINE.

**Non, mon colonel.** — Un lieutenant s'efforce de faire entrer dans les cerveaux de ses hommes une théorie, qui procure un doux sommeil à quelques-uns ; survient le colonel, qui a remarqué les somnolents et en réveille un :

— Qu'est-ce que vient de vous dire votre lieutenant ?

— ?...

— Vous n'avez pas compris ce que vous a dit votre lieutenant ?

— Non, mon colonel.

Alors l'officier supérieur s'adresse au jeune officier.

— Lieutenant, celui qui explique quelque chose à ses subordonnés qui ne le comprennent pas est un imbécile ! M'avez-vous compris ?

— Non, mon colonel.

(Authentique)

## UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

C'ÉTAIT en ce brûlant été de l'an 1895, dont certaines « bibliothèques de cave » ont conservé encore des témoins très précieux. Nous étions quatre, non pour nous battre, loin de là ; quatre vieux amis pris subitement du désir de voir un coin de l'Italie, et d'y descendre en franchissant les Alpes, le bâton à la main, le sac au dos. Et nous voilà, un beau samedi du mois d'août, montant, à la gare de Lausanne, dans le train du Valais. De ce canton, pour gagner la Lombardie, on a le choix entre de nombreux passages : col Ferret, Grand Saint-Bernard, vallée de Bagnes et col de Fenêtre, cols du Collon, du Théodule, du Mont-Moro, du Simplon, du Ritter, de l'Albrun, du Gries. Comme nous n'étions pas pressés, c'est ce dernier passage que nous adoptâmes, non sans pousser une pointe du côté de l'Eggishorn, affaire de revoir une vieille connaissance. On monte d'ailleurs à l'Eggishorn sans affronter plus de dangers qu'à la Tour de Gourze. Ce jour-là, il y avait sur cette cime un aimable Français qu'amusa fort la vue du petit lac glaciaire de Merjelen, avec la flottille de ses minuscules icebergs ; il le comparait à une glace à la Chantilly.

De l'Eggishorn pour regagner le fond de la vallée du Rhône, à Fiesch, c'est un saut d'à peu près deux mille mètres. On peut l'exécuter à dos de mulet ; mais, comme le sentier est bon et serpente en grande partie à l'ombre des mélèzes, il n'est pas désagréable d'y cheminer sur ses propres jambes. En revanche, on se trouvera mieux de prendre le train de la Furka

pour aller de Fiesch à Ulrichen, la grande route étant passablement monotone. Nous prîmes, nous, la diligence fédérale, car en ce temps-là la voie ferrée ne dépassait pas encore Brigue.

Ulrichen a joué un rôle glorieux dans les luttes des montagnards du Haut-Valais contre les Bernois. C'est un village pittoresque, aux chalets gardant dans toute sa pureté la rustique architecture du district de Conches. Nous y dînâmes en compagnie d'un curé loquace, dont je vois encore la bonne figure épanouie et le ventre proéminent. Son affabilité et sa parole colorée nous avaient littéralement conquis, lorsque, entre la poire et le fromage, tirant un livret de sa soutane, il nous offrit à brûle-pourpoint des billets de tombola au profit de la construction d'une nouvelle église. Il y eut un instant de gêne ; puis le moins païen de nous quatre lui prit un billet, et ce fut tout. Muet de dépit, les lèvres pincées, le pauvre quêteur se retira en nous saluant froidement. Le lendemain, sur le glacier du Gries, il ne fit pas même mine de nous reconnaître. Décidément, il manquait un peu de philosophie.

Le glacier du Gries, où nous nous retrouvâmes après notre dîner à collecte, est à la frontière du Valais et de l'Italie. On y a une très belle vue sur les Alpes bernoises. Il offre cette particularité d'être plat comme une table à sa partie inférieure, où passe la piste du col, que jalonnent des perches fichées dans la glace. On le traverse là aussi commodément que la place de la Riponne, car en fait de crevasses il n'est sillonné que par de jolies petites rainures bleutées où courent des filets d'eau et qu'un bambin de deux ans enjamberait sans effort. De son flanc on gagne des pentes gazonnées où le sentier est à peine marqué, mais qui sont mille fois plus douces au pied que les pierres trébuchantes des interminables moraines. Nous descendions allègrement la pelouse, quand, de derrière un bloc erratique, surgirent soudain, comme ces diablotins comprimés dans des boîtes à attrapes, deux bonshommes au chapeau empenné et qui s'élancèrent au-devant de nous en s'écriant : *Tabacco ? tabacco ?* C'étaient, on le devine, des douaniers de Sa Majesté le roi d'Italie. Notre provision de veveys et de grands-sous leur ayant paru raisonnable, ils nous laissèrent aller en nous souhaitant un bon voyage et s'embarquèrent de nouveau derrière leur rocher.

A quelques pas de là, nouvelle rencontre, plus agréable celle-ci. Trois ou quatre jeunes filles, jambes nues, gardaient des génisses en tricotant. Bien qu'Italiennes, elles parlaient un dialecte allemand. C'étaient des descendantes des Valaisans qui conquirent ce pays au 15<sup>me</sup> siècle et le posséderent assez longtemps. Leurs cheveux noués sur le front en tresses horizontales leur donnaient un singulier petit air bovin. Elles et les gabelous étaient les seuls êtres humains de ces parages solitaires et presque dépourvus d'habititations. Nous entrions dans le val Formazza, partie supérieure du val Antigorio, qui débouche dans la grande vallée d'Osola.